

# LIVINHAC LE HAUT – LAROQUE – BOUILLAC

## DEBUT 20<sup>EME</sup> SIECLE



MJM

1930



MJM

1909



MJM

1916

1920

1910

1910



MJM



MJM



MJM



1938

1907



1911

1909











La Roque Bouillac est, sans contredit, un des plus beaux site de notre Rouergue.

Descendez de voiture à la station de Penchot par un beau soir d'été, à l'heure où le Lot, coulant dans l'étroite gorge, sous les rayons obliques du soleil, semble une coulée d'or.

Passez le pont, et prenez le chemin qui suit la rive droite du Lot, tout près de la berge, séparé des eaux par des taillis de saules qui laissent aller au courant la fine pointe de leurs tiges légères.

Vous longerez tout d'abord, des prairies, des champs de maïs et de sarrasin, où courent des canaux reflétant le ciel et le frissonnement continu des peupliers. Puis, au bout d'un quart d'heure de promenade, quand vous aurez tourné l'arête rocheuse du puech de Montjaux, tout à coup, le paysage deviendra d'une singulière âpreté. Plus rien d'idyllique ! On pourrait se croire au pied de l'Olympe après le terrible combat des Dieux et des Titans.

Tout près du Lot l'étroit sentier serpente, se confondant parfois avec le lit de la rivière, et, au-dessus, bientôt commence un épouvantable entassement de sombres rochers montant droit vers le ciel. Déchiquetés, brisés, tordus par d'effroyables chaleurs aux premiers temps de la création, leurs flancs livides, rougeâtres ou violacés, ont gardé des reflets d'incendie, et, les rayons du soir se jouant sur leurs cassures, ils semblent bouillonner comme il y a des siècles quand ils surgirent du sol entr'ouvert. Partout le rocher nu ; à peine quelques chênes, quelques châtaigniers tords ont-ils poussé leurs racines dans les fissures et semblent s'accrocher désespérément à ces pierres pour ne pas tomber dans l'abîme.

Par endroit, là où l'action des éléments a lentement désagrégé la roche et fait un peu de terre végétale, s'étendent des tapis de bruyères pourpres et de genêts amers.

C'est aussi des touffes de faux myrte aux tiges si menues, aux feuilles si fines qu'on le confond avec le buis, qui montre ça et là, dans les fentes ou sur la crête des rocs se découpant sur le ciel, ses rameaux toujours verts.

Et, à la base de ce déchaînement formidable de grès, de schiste, de poudingue, de quartz, de porphyre, l'humble village de Laroque, dominé par sa ruine féodale, si chétif sous l'amoncellement des blocs de pierre qu'on dirait un nid d'hirondelle contre une muraille !

En face, sur la rive gauche, des pentes non moins rapides, non moins agrestes, mais revêtues de bois de châtaigniers ou de chênes qui, pour croître, ont dû briser la roche. Ça et là, dans les coins plein d'ombre, où l'on devine un peu de fraîcheur, se dressent des bouleaux aux longs fûts pâles, aux feuilles grises toujours frissonnantes.

Tout au fond, le Lot courroucé un moment au sortir de l'écluse, descend bientôt tranquille vers les lointaines plaines, comme lassé de la contemplation tant de fois millénaire de ces sauvages beautés...

Je me souviendrai toujours de la dernière visite que je fis à Laroque Bouillac avec mon frère aîné et mon fils :

« Dès notre arrivée au village, après avoir commandé une matelote à l'Hôtel G...- matelote traditionnelle et qu'on ne pourrait sans déroger ne pas commander à Laroque – nous allâmes visiter les ruines du château. Il était six heures de l'après-midi en été : la journée avait été chaude.

Nous suivîmes une étroite rue montante, enjambée à l'entrée par une vieille maison en arcade ; puis, nous nous engageâmes dans un sentier, coupé parfois d'escaliers creusés à même le roc, et qui tourne au flanc des roches entre de petits carrés de jardins, que les habitants du pays, après maints efforts, en portant à dos d'homme quelques panerées de terre, ont pu constituer. Il monte ce sentier, encombré de pierrailles, parmi les maigres graminées et les plantes odoriférantes : menthes, citronnelle, marrube noir, basilic sauvage, que l'on froisse du pied et qui répandent une odeur fraîche et pénétrante.

Dans le fossé, sur les talus foisonnent des géraniums roses, le bouillon blanc, de petits œillets rouges, les sauges bleues et parfois la grande digitale pourprée. Encore une vingtaine de marches et, on se trouve, à mi-côte, au pied de quelques pans de murailles et de trois vieilles tours, découronnées, éventrées, d'inégale assiette, d'inégale hauteur, d'inégale forme, envahies par le lierre, la clématite et les herbes parasites. Elles sont là, immobiles, depuis des siècles, les pierres noircies par les pluies d'hiver et les soleils d'été. La plus élevée s'empanache d'un long genévrier : il semble placé en sentinelle, comme au temps des rudes seigneurs qui habitèrent ces ruines, pour surveiller la descente ou la montée des barques sur la rivière.

Le château, en effet, est abrité à l'ouest par une énorme muraille de poudingue. Et, bien sûr, c'est à dessein que celui qui bâtit cette forteresse s'embusqua derrière ce rocher. En avant des ruines se trouve le soubassement d'une tour ronde plus petite, qui forme aujourd'hui une terrasse surplombant la rivière. Quand nous y parvînmes, un pêcheur, là-bas, bien bas, dans l'eau profonde, jetait son filet au bord duquel brillait de petits poids de plomb. Plus près de nous, longeant la rive dans un désordre harmonieux, se groupaient des toitures en tuiles brunes d'où émergeait un pauvre clocher coiffé d'ardoises grises.

En arrière du château, dans une faille où les éboulements successifs et les végétaux ont assemblé un peu d'humus, se trouve le cimetière, suspendu entre ciel et terre, à mi-chemin du paradis. Et les morts sont hissés dans ce champ exigü, à l'aide de cordes et d'échelles, pour y venir, sous d'humbles croix de bois ou de pierre, dormir leur sommeil éternel...

Comme le soleil avait disparu, avec magnificence, derrière les monts, et que le fond de la gorge à nos pieds s'emplissait d'ombre, lentement, sans rien dire, les yeux encore éblouis, occupés de nos seules pensées, nous redescendîmes vers l'auberge.

Dès le porche, des éclats de voix, des cliquetis de fourchettes et des heurts de verres, nous apprirent que des mineurs en liesse, célébrant quelques *bouoto*, avaient tout envahi.

Aussi l'hôtesse, - une hôtesse de Gustave Doré, robuste, plantureuse, rubiconde, - nous installa-t-elle au-dessus des maisons, dans son jardin. Après avoir gravi trois étages, nous y pénétrâmes par la porte du grenier. Et là, nous trouvâmes la table servie dans l'ombre bleue des figuiers et des vignes. C'est dans ce décors que nous mangeâmes la divine matelote de Madame G...en vue de cette vallée splendide, au-dessus du dévalement des toits qui commençaient à nos pieds, en face des flancs sombres du pic de Verdun qui termine le plateau d'Asprières, sous un ciel devenu de cendre grise à cause de la lente montée de la lune, bercés par la sourde rumeur de la chaussée de Penchot et le chant monotone des moustiques et des phalènes rôdant autour de nos bougies.

Dernières minutes heureuses de cette journée : la traversée de la rivière en bateau au retour.

La lune était montée au ciel pâle, ronde et luisante comme un bouclier poli. Tout bruit s'était tu sur les rives ; nous n'entendions que le doux clapotis des vaguelettes sur les flancs de la barque, la perche du passeur heurtant le lit de la rivière et le pleur des gouttelettes d'eau quand il la retirait. Le vieux manoir démantelé se dressait encore plus sombre et plus haut dans le clair de lune, se distinguant à peine sur le chaos des rochers.

Et, comme sur la nappe luisante des eaux flottaient de légères brumes argentées... qu'une longue brise nocturne agita des feuillages, nous crûmes voir, sur la rive opposée, la « Loreleï » peigner ses cheveux blonds avec un peigne d'or, et nous crûmes entendre son chant se mêler au doux frisselis des peupliers.

**L & M. MASSIP – Laroque Bouillac – Aujourd'hui.. Autrefois - 1903**